

Septembre 1942

Avec André Gide en Tunisie

Souvenirs
d'ARMAND GUIBERT

C'EST pas lui que j'allais voir, mais l'Afrique, dont j'étais depuis un an séparé, et les quelques êtres choisis qui, dans mon souvenir, faisaient corps avec elle. En un temps où le moindre déplacement exigeait enquêtes et visas sans nombre, quatre frontières franchies en quelques jours disaient la force de mon désir. Au moment où je touchais barre, un choc m'attendait. Dans la cour mal éclairée de la gare de Tunis, où baignaient dans une odeur de caroube et d'urine chaude les chevaux des *carrozzelle*, je vis à l'improviste s'avancer vers moi une Jeanne¹ au visage tiré par les veilles et les larmes.

Tout l'échafaudage s'écroulait : minée par une tumeur au cerveau, Mme R. devait prendre le bateau du lendemain pour Marseille, où un chirurgien de Paris avait obtenu de franchir la ligne de démarcation pour aller l'opérer. J'eus, avec cette sainte femme sans religion, un bref et unique entretien. Dans ses souffrances, elle rayonnait de charité. Théo devait l'accompagner le lendemain : ils me priaient de m'installer en leur absence dans la villa de Sidi-bou-Saïd, où le Grand Chef vivait seul (c'est ainsi qu'en ce temps de censure postale l'avaient désigné mes amis dans leurs lettres des deux derniers mois — avec, parfois, ces variantes : le Charmeur et l'Oncle André).

1. Les personnages ici mentionnés étant familiers aux lecteurs du *Journal* 1942-1949 d'André Gide, je crois bon de les désigner par les mêmes noms et superflu de m'étendre sur leur identité.

À peine le bateau avait-il levé l'ancre, après des adieux échangés derrière une grille close, je sautai dans le train électrique de la banlieue nord, probablement le seul au monde qui traverse un lac peuplé de flamants roses (les initiés le retrouvent en surimpression dans la *Pasiphaé* de Montherlant). À Sidi-bou-Saïd, une rampe assez raide conduit à la villa des R., difficile d'accès et tapie dans un amas de maisons arabes. Je m'attendais, lorsque je frappai à la porte cloutée, à voir paraître un des nombreux enfants d'Ali le jardinier. Ce fut André Gide qui m'ouvrit.

— *Je vous attendais*, dit-il, la main tendue — cette main de fakir qu'il ne devait plus me donner, à l'anglaise, ou dans la meilleure tradition d'ancien régime, que le jour de mon départ. Nous avions échangé de rares lettres, il avait commenté dans la revue *Fontaine* un petit livre que je venais de consacrer à l'infant Don Henri, dit le Navigateur, mais jamais je n'avais cherché à l'approcher.

Vêtu d'un pantalon cabossé au genou et d'une veste de pyjama, il avait un regard très mobile derrière les lunettes rondes ; avec cela, une onction dans le maintien qui sentait un peu l'apprêt. Le teint était frais et assez vive l'allure, mais moins que je ne devais les trouver deux ans plus tard, à Alger, où il faisait dans l'interminable et unique rue de longues courses. En fait, il était las, à la suite de l'effort soutenu que lui avait imposé la traduction d'*Hamlet*. C'était précisément l'avant-veille qu'il avait mis le point final à ce travail entrepris de longues années plus tôt — et dont il semble que son esprit critique, pour une fois pris en défaut, se soit exagéré l'importance.

Il était à ce point investi par le sujet que son *Journal* du 1^{er} septembre ne fait aucune allusion au drame qui se jouait à ses côtés et dont il aurait pu raisonnablement se sentir pressé. Dans cette belle demeure de marbre et de cristal où le pied foulait les plus beaux des tapis anciens, mais où tout sonnait étrangement vide et où nous parlions bas, notre conversation en fut cependant toute nourrie. — « *À l'heure du départ*, dit, *j'ai fait remettre une lettre à Mme R. Tout à l'heure, alors que le bateau passait au large, j'agitais à son adresse une grande serviette blanche. Mais je crains fort que ce congé n'ait été un véritable adieu...* » Et son grand souci, qui s'exprima le même jour à plusieurs reprises, était de savoir s'il convenait d'entretenir le fils de la maison dans l'illusion ou de lui ouvrir les yeux (rentré de Raf-Raf à bicyclette depuis quelques heures, il n'avait pu suivre le progrès foudroyant de la maladie) : « *Cet enfant est si difficile à manier, si rétif, que je me pose à son propos mille questions.* »

À ce point survint, intérieurement choqué de n'avoir pas été mon introducteur, son habituel partenaire aux échecs, qui sans ambages jeta de l'huile sur le feu : non, toute sollicitude était vaine, le garçon était braqué

contre Gide et le détestait. La raison ? Sans doute parce que naguère encore il était le jeune prince incontesté et qu'il ne pouvait admettre de voir sa mère donner à un autre qu'à lui la première place au foyer. Des années après cette conversation, j'admire que les deux interlocuteurs, parfaitement instruits (ce qu'alors je n'étais pas) du motif véritable de cette antipathie — si du moins nous en croyons les ragots rassemblés plus tard par le garçon entre deux couvertures —, aient avec une si parfaite rouerie cherché à se donner le change ².

Dans la maison aux lignes pures dont les murs éclatants de blancheur, les azulejos et les faïences de Gamarth faisaient un asile enchanté, la vie s'organisa sans aucune contrainte. À l'heure des repas on voyait parfois paraître Suzy et son frère, que retenaient le plus souvent la ville ou les plages voisines. Encore que fréquemment des invitations m'appelassent au-dehors, il m'arrivait de prendre mes repas en tête à tête avec André Gide. Il occupait une des chambres de la terrasse, dont un jasmin vivace commençait à tapisser l'encorbellement. Pour moi, j'avais retrouvé la pièce monacale du patio, dont une rose toujours fraîche, renouvelée chaque matin sur l'ordre de la maîtresse de maison, égayait l'austérité — mais sur la table de marbre de la salle à manger le rond de serviette marqué A G à la pointe de feu avait changé de propriétaire.

Parfois, lorsque Jeanne cédait à la fatigue, nous allions prendre nos repas soit au luxueux restaurant du Dar Zarrouk, d'où l'œil embrasse le golfe de Carthage, le double pic du Bou-Kormine et la presqu'île du cap Bon, soit dans une modeste gargote de La Marsa, où l'air sentait l'eau-de-vie de figes, le poivron frit et les rognons en brochette — et je dois à la vérité, fort différente de la légende d'avarice qui a pris corps au sujet de mon commensal, de dire que je fus plusieurs fois son invité.

Il avait des goûts simples et ne buvait que de l'eau rougeie, tout en affichant certaines exécration : c'est ainsi qu'il avait horreur du thé à la menthe et de ces raisins dorés qui sont, de très mallarméenne façon, des grappes de lumière et de fraîcheur dans la fournaise de l'été africain. Après le déjeuner, il cédait vite à la torpeur et se retirait pour une longue

2 Dans un ouvrage où les inexactitudes et les contre-vérités passent tout dénombrement, *L'Envers du Journal de Gide*, publié en 1951 sous le pseudonyme de François Derais, « Victor » explique son antipathie par une agression de l'hôte illustre contre ce qu'il appelle son « immense pudeur » — une pudeur dont divers passages du livre donnent une notion plutôt flottante. On n'a pas encore trouvé la règle d'or qui mesure la sincérité des journaux — et, si je puis dire, des contre-journaux intimes — surtout lorsque les auteurs des uns et des autres brûlent du désir d'étaler devant le public leurs prétendues intimités...

sieste, tandis que j'allais lire dans la pénombre de la bibliothèque du bas.

Il n'était pas homme du soir. La brise de mer qui se levait lui dictait mille précautions vestimentaires ; alors que le ruban des plages se dia-
prait de milliers de feux auxquels répondaient les toujours pures étoiles, il se chargeait de tout un luxe de foulards et de lainages souples dont, l'ins-
tant d'après, en geignant doucement, il se décoconnait. C'est aux premiè-
res heures du jour qu'il se montrait en pleine forme. Il portait alors un
ample vêtement d'intérieur d'un bordeaux passé. « *C'est un don de
Staline*, me dit-il sans jactance. *Un jour, au cours de mon voyage en
U.R.S.S., où je visitais une usine de textile, le chef de la fabrication me
remît un coupon de ce tissu sur l'ordre du Père des Peuples.* » Dans une
allée du jardin, à l'ombre d'un figuier, il se livrait, tôt levé (il souffrait
d'insomnies qui l'épuisaient), à des exercices d'assouplissement ; mais, se
sentait-il observé — le plus souvent par Victor, qui ne manquait pas d'en
faire des gorges chaudes —, il arborait aussitôt un air grave, quelque peu
dépité, et battait aussitôt en retraite.

Sa première parole du matin, exempte de toute formule de salutation,
était toujours abrupte. L'une d'elles le fut particulièrement. Le lendemain
de mon arrivée, je lui avais rapporté mes entretiens récents, et fort chaleu-
reux, à Villeneuve-lès-Avignon, où vivait en toute amitié le groupe de
Poésie 42, avec le poète du *Crève-Cœur*. Aucun commentaire n'avait
alors ponctué mes propos. Six jours plus tard, au pied d'une touffe de
romarin, le vieil homme, qui souvent paraît distrait alors qu'il enregistre
la moindre syllabe, m'aborde sans préambule et, me regardant par-dessus
ses lunettes comme si j'étais un animal curieux, il jette sur un ton cou-
pant : « *Ce qu'Aragon a pu se fiche de vous ! C'est, avec tout ce charme
dont il joue si bien, un agent de la Guépéou... ou de la Gestapo... un
misérable...* » La mansuétude n'était pas son fort (sauf à l'adresse de
Claude Mauriac, avec lequel il ignorait alors que la lune de miel était ter-
minée). Une autre fois, alors que je l'avais emmené visiter l'atelier d'un
peintre scandinave fixé depuis de longues années dans le pays, il n'eut
d'autre réflexion, après deux heures d'examen muet devant les toiles de
toute dimension : « *Vous ne trouvez pas que ça sentait la m... ? Il est
certain que cet homme n'a été retenu ici que par une obsession sexuelle.* »

Il émanait de lui plus d'intelligence que de chaleur. Cette grandeur
qui en fait lui manquait, jamais il n'essayait de la simuler. L'audience de
quelques-uns excitait cependant sa verve, car il avait le sens du jeu. À la
fin d'une journée particulièrement chaude, je l'avais introduit à l'impro-
viste au Dar-el-Asram, vieux palais orné de faïences craquelées et de
beaux plafonds de stuc. Devant ses hôtes en émoi, il avait, ragaillardé par
les rafraîchissements, conté quelques-unes de ces histoires drôles qu'il

avait en réserve et qui attendaient, dans le vide-poches du *Journal*, de faire le tour du monde : ainsi, dans un oreiller de l'hôtel de F., à Hammamet, sa découverte, au terme d'une nuit d'insomnie et sans lumière, du bec et des pattes d'un poulet qui n'avaient cessé de lui chatouiller l'oreille.

D'une anecdote qui devait voir le jour deux ans plus tard, il nous donna une version plus héroïque : « *J'étais à Vichy, à l'hôtel de Grande-Bretagne, au début de la débâcle. La nuit, dans le black-out, alors que j'étais à ma fenêtre, j'entends une voix déchirante crier sur le ton de la détresse : "Mon Pierre ! Mon Pierre !" J'imagine un réfugié en pleine crise de démençe qui appelle un être cher, je le vois errant dans la nuit et je m'apitoie sur lui. Le même cri se répète, je descends en toute hâte pour apporter à l'infortuné une consolation ; et là, dans le parc qui s'étend au pied de l'hôtel, je trouve un homme de la D.C.A. qui, sur un ton furieux, s'enroue à force de crier : "Lumière ! Lumière !" »*

De Vichy, il parlait avec un dégoût non feint, et sa phrase alors se terminait sur un grognement ou un raclément de gorge. Le double jeu, qui aurait pu séduire sa naturelle complexité, ne lui inspirait que méfiance. Plusieurs fois par jour il fourrageait les boutons du poste de radio pour tenter de capter les informations du monde libre — mais les brouillages et l'atmosphère chargée d'électricité ne laissaient passer que des borborygmes confus, si bien qu'il refermait rageusement la boîte à paroles.

Conscient de son impuissance, il se repliait sur l'univers des livres, et particulièrement dans le domaine anglo-saxon. Privé de ses propres ouvrages, il m'offrit cependant sa traduction du *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, sur quoi il me confia son désir extrême de lire *The Grapes of Wrath*, ouvrage encore inédit en français. M'étant mis en chasse, j'eus la bonne fortune de trouver le texte original entre les mains d'un jeune diplomate de la Résidence et de le lui remettre. Il s'enferma alors dans sa chambre avec son bien, pour en surgir parfois, avec l'air perplexe et agité d'un zigomar qui bondit hors de sa boîte, pour me consulter sur telle ou telle expression d'argot américain qui le décontenançait.

Malgré cette curiosité, il me disait : « *Je n'ai plus le goût de la découverte. Ce Portugal dont vous me faites de si alléchantes peintures, je m'aperçois que je n'en sais à peu près rien — et qu'au fond je n'ai pas le désir d'en savoir davantage. Je tourne en rond dans un monde connu, un monde qui tous les jours va se rétrécissant.* » Il restait sensible à l'énigme des êtres, particulièrement accentuée en ce pays d'Orient qui paraissait immuable au sein du bouleversement universel : ses audaces cérébrales avaient pour contrepartie d'incompréhensibles inhibitions. Entré tous lui paraissait impénétrable le peintre Jelal, avec lequel il passait, un échiquier faisant entre eux frontière, de longues heures muettes et sans échange

d'aucune sorte. Il levait parfois les yeux, avec dans le regard une expression qui ressemblait à de la souffrance, à la vue de tel visage adolescent avec lequel il sentait qu'aucune communication ne serait jamais possible.

Entre lui et Victor les ponts n'étaient pas entièrement coupés (il ne savait évidemment pas que le fils de ses hôtes, policièrement incliné et trop tard venu pour *Les Faux-Monnayeurs*, fouillait dans ses tiroirs pour y prendre connaissance au jour le jour du manuscrit du *Journal*). Un soir où le garçon dînait à la maison, il sut exploiter le goût de Gide pour ces petits jeux dont il était si féru (« *dans le train, me disait-il, et surtout en pays étranger, ils me servent à briser la glace et à faire régner rapidement une espèce d'ambiance unanime* »). Il conservait dans sa chambre des anneaux qui se séparaient magiquement, des boîtes à couvercle de verre où se déplaçaient totots, rectangles d'os et grains de plomb.

L'adolescent produisit ce soir-là, avec le sourire fat d'un triomphe prémédité, un petit objet qu'il avait dû payer quarante sous dans un magasin de farces et attrapes. C'était un léger piston de bois terminé par un chapeau qu'il s'agissait de faire jaillir d'un alvéole en imprimant à un minuscule élastique un mouvement de torsion. Cinquante fois Gide s'escrima en vain, le piston demeurant inerte sous ses doigts : il serrait les dents plus qu'il n'avait jamais dû le faire au cours de sa traduction d'*Hamlet*. Cramoisi de plaisir, Victor l'exhortait, se livrait à une démonstration, et puis laissait tomber du haut de ses quinze ans : « Décidément, vous n'êtes pas fort ! » — sur quoi le Grand Chef, qui avait veillé plus tard que de coutume, se retira en grognonnant.

Le lendemain, nous rejoignant à la table du petit déjeuner, il prononça sur un ton augural, selon une hypergidiennne démarche de l'esprit, et toujours à brûle-pourpoint : « *Cette fois, j'ai trouvé ; je n'ai pas dormi de la nuit... j'ai trouvé comment ça ne marche pas...* » Cette explication négative était elle-même erronée, et le garçon gloussant de gloriole s'en fut prendre le train en dédaignant de donner une explication. Je dévoilai alors le truc, qui consistait pour le joueur à s'humecter les doigts avec un peu de salive pour faire sauter le petit chapeau. Gide alors, très convaincu : « *Encore une pratique dégoûtante parmi d'autres... C'est ce qui me fait croire que cet enfant sera cocu si jamais il se marie — car il se prétend misogyne, sans très bien savoir ce que ça veut dire...* »

*

Nous n'étions pas toujours d'accord : ni sur les êtres qui nous entouraient — l'un d'eux, notamment, en qui il voulait bien toutefois découvrir esprit de tyrannie et « *fierté ruineuse* » —, ni sur les textes. Ses goûts poétiques me paraissaient frigides ; à lui, les miens aberrants. À la gran-

deur de Milosz il était fermé (mais c'est tant pis pour Gide) ; sur Patrice de La Tour du Pin, alors prisonnier de guerre, je ne pus lui tirer un mot ; quant à Pierre Emmanuel, il me dit ne pas le connaître (mais il avait le génie de la dérobade). Il prisait peu qu'on lui tînt tête ; si la chose advenait, il prétextait une migraine et se retirait sous sa tente. Il savait cependant s'inquiéter de son partenaire, de ses voyages, de ses travaux, de sa vie. Ce n'était pas exactement, chez ce privilégié qui n'avait jamais été heurté par les aspérités de l'existence, de la chaleur : plutôt un intérêt d'entomologiste.

De lui je garde cette image : sur la terrasse il a vu un essaim de fourmis rouges tenter de charrier une feuille de bougainvillée. Il l'observe longuement, puis il ameuté à grands cris les femmes arabes du sous-sol, se fait apporter une pompe à fly-tox et officie avec la componction d'un diacre en train de pratiquer un exorcisme. À gestes lents et décomposés, il noie les bestioles plus qu'il ne les asphyxie. Sur quoi, satisfait, il va caresser dans le jardin mexicain, au pied des épineux phalliques dont doit rêver Théo dans son exil, une minuscule *kalankoé* qui paraît être son bien personnel, et il s'extasie tout haut sur son mode de reproduction, à quoi je n'entends goutte.

*

Après huit jours passé sur ce promontoire de Sidi-bou-Saïd qui est, dans un monde bouleversé, une des îles de l'oubli, vient le moment du départ. Je quitte la villa blanche à l'heure étouffante où j'y suis venu, l'heure de la sieste de Gide. Celui-ci, depuis quelques minutes, fait effort pour résister à la torpeur. Pressentant que l'Afrique du Nord, jusque-là préservée, est appelée à connaître des événements sanglants, j'ai ma pensée déjà orientée vers le pays que je regagne. « Pourquoi ne viendriez-vous pas chercher au Portugal, le pays le plus accueillant de notre Europe malade, une paix moins précaire ? » Mais lui, le regard rentré, avec toute la résignation et tout le regret du monde dans sa voix : « *C'est trop précipité maintenant. C'est pour moi l'heure de m'anéantir* » — et, sur une longue pression de la main, il glisse vers la chambre où l'attendent Shakespeare, Montaigne et les boîtes d'amusettes.

*

Futiles souvenirs, peut-être ; il en est d'autres, qui sont à jamais de l'ordre des *choses tues*.